

L'ekphrasis initiale du roman *Achille Tatius, Leucippé et Clitophon*, lire sans traduire

[Σιδῶν] ἐπὶ θαλάσση πόλις. [Ἀσσυρίων] ἢ θάλασσα. μήτηρ [Φοινίκων] ἢ πόλις [Θηβαίων] ὁ δῆμος πατήρ. δίδυμος λιμὴν ἐν κόλπῳ πλατύς, ἠρέμα κλείων τὸ πέλαγος, ἢ γὰρ ὁ κόλπος κατὰ πλευρὰν ἐπὶ δεξιὰ κοιλαίνεται, στόμα δεύτερον ὀρώρυκται, καὶ τὸ ὕδωρ αὐθις εἰσρεῖ, καὶ γίνεται τοῦ λιμένος ἄλλος λιμὴν, ὡς χειμάζειν μὲν ταύτη τὰς ὀλκάδας ἐν γαλιήνῃ, θερίζειν δὲ τοῦ λιμένος εἰς τὸ προκόλιον. (2) Ἐνταῦθα ἦκων ἐκ πολλοῦ χειμῶνος, σῶστρα ἔθουον ἐμαυτοῦ [τῆ τῶν Φοινίκων θεᾶ]. [Ἀστάρτην] αὐτὴν [οἱ Σιδῶνιοι] καλοῦσιν, περιῶν οὖν καὶ τὴν ἄλλην πόλιν καὶ περισκοπῶν τὰ ἀναθήματα, ὁρῶ γραφήν ἀνακειμένην γῆς ἅμα καὶ θαλάσσης. [Εὐρώπης] ἢ γραφή. Φοινίκων ἢ θάλασσα. [Σιδῶνος] (3) ἢ γῆ, ἐν τῇ γῆ λειμῶν καὶ χορὸς παρθένων ἐν τῇ θαλάσση ταῦρος ἐνήχητο, καὶ τοῖς νῶτοις καλὴ παρθένος ἐπεκάθητο, ἐπὶ [Κρήτην] τῷ ταύρῳ πλέουσα. ἐκόμα πολλοῖς ἄνθεσιν ὁ λειμῶν δένδρων αὐτοῖς ἀνεμέμικτο φάλαγξ καὶ φυτῶν. συνεχῆ τὰ δένδρα, συνηρεφῆ τὰ πέταλα. συνηπτον οἱ πτόρθοι τὰ φύλλα, καὶ ἐγένετο τοῖς ἄνθεσιν (4) ὄροφος ἢ τῶν φύλλων συμπλοκή. ἔγραψεν ὁ τεχνίτης ὑπὸ τὰ πέταλα καὶ τὴν σκιάν καὶ ὁ ἥλιος ἠρέμα τοῦ λειμῶνος κάτω σποράδην διέρρει, ὅσον τὸ συνηρεφές τῆς τῶν φύλλων κόμης ἀνέφωξεν (5) ὁ γραφεύς. ὅλον ἐτείχιζε τὸν λειμῶνα περιβολή. εἴσω δὲ τοῦ τῶν ὀρόφων στεφανώματος ὁ λειμῶν ἐκάθητο. αἱ δὲ πρασιαὶ τῶν ἀνθέων ὑπὸ τὰ πέταλα τῶν φυτῶν στοιχηδὸν ἐπεφύκεσαν, νάρκισσος καὶ ρόδα καὶ μύρρινοι. ὑδωρ δὲ κατὰ μέσον ἔρρει τοῦ λειμῶνος τῆς γραφῆς, τὸ μὲν ἀναβλύζον κάτωθεν ἀπὸ τῆς γῆς, τὸ δὲ τοῖς (6) ἄνθεσι καὶ τοῖς φυτοῖς περιχεόμενον, ὀχετηγός τις ἐγγέγραπτο δίκηλλαν κατέχων καὶ περὶ μίαν ἀμάραν κεκυφώς καὶ ἀνοίγων τὴν ὁδὸν τῷ ρεύματι. Ἐν δὲ τῷ τοῦ λειμῶνος τέλει πρὸς, ταῖς ἐπὶ θάλασσαν τῆς γῆς ἐκβολαῖς τὰς παρθένους ἔταξεν ὁ (7) τεχνίτης τὸ σχῆμα ταῖς παρθένους καὶ χαρᾶς καὶ φόβου. [...]

Lecture

Repérages

- noms propres (crochets)
- termes connus des élèves (soulignement)
- termes récurrents (gras)

Observations :

- **Présence d'éléments géographiques « réalistes »**
- **Présence d'éléments « mythologiques »**
- **Présence de champs lexicaux dominants (la nature sous la forme d'un jardin cultivé)**

Recherches

- Géographie : carte pour placer Sidon, la Crète
- « Histoire » : pourquoi les Phéniciens sont-ils « le peuple père » des Thébains ?
- Mythologie : Enlèvement d'Europe

Hypothèses de lecture

- L'histoire se déroule au bord de la mer, en Phénicie, à Sidon.
- Un tableau est décrit (ἡ γραφή, ἔγραψεν, γραφεύς), il s'agit du mythe d'Europe : le taureau, la jeune fille, un « jardin » florissant, la présence d'Eros en fin de description (chute).

→ *L'incipit* annonce une histoire d'amour (puisqu'Eros semble être le maître du jeu) en Phénicie, un enlèvement en mer (de Leucippé, héroïne éponyme ?), des voyages sans doute, évoqués par le port.

L'insistance dans la description de la prairie intrigue...

Le mythe d'Europe : les références du *πεπαιδευμένος*

Moschos, *Europé*, II^e siècle av. J.C. (extrait)

Moschos est un poète de la Grèce antique, qui vivait au II^e siècle av. J.C.. Europé est un des rares textes que nous ayons conservés de lui. C'est un poème épique de cent soixante-six vers.

Une fois, Kypris envoya à Europé un doux songe. C'était l'heure où commence le troisième tiers de la nuit et où l'aurore est proche, l'heure où le sommeil, posé sur les paupières des hommes, détend leurs membres et les enchante en mettant à leurs yeux un tendre lien, l'heure aussi où s'ébat la troupe des songes véridiques ; **alors, la fille encore vierge de Phénix, Europé, qui dormait dans sa chambre à l'étage supérieur, crut voir deux terres se disputer à son sujet, la terre d'Asie et la terre d'en face, leur aspect était celui de femmes. L'une avait les traits d'une étrangère ; l'autre ressemblait à une femme du pays ; elle s'attachait plus fort à la jeune fille, comme à sa fille, représentait qu'elle l'avait mise au jour et que seule elle avait pris soin d'elle ; mais l'autre, la saisissant de force de ses mains puissantes, l'entraînait sans qu'elle résistât, et déclarait que, de par la volonté de Zeus porteur d'égide, il était décidé qu'Europé lui appartenait.** Celle-ci se précipita hors de son lit garni de couvertures ; elle avait peur, et son cœur palpitait ; car le songe qu'elle venait de voir avait été aussi net que ce que l'on voit quand on veille. Longtemps, la jeune fille demeura assise et silencieuse, ayant encore les deux femmes devant ses yeux ouverts ; puis enfin elle éleva une voix craintive [...]. Cela dit, elle se leva et alla chercher ses compagnes, nobles filles de son âge, nées la même année qu'elle, qui plaisaient à son cœur et étaient associées à tous ses jeux, qu'elle se préparât pour prendre part à un chœur de danse, qu'elle lavât son corps à l'embouchure des rivières, **ou qu'elle cueillît dans la prairie les lys à l'haleine parfumée.** Elles aussitôt se montrèrent à ses yeux. [...] **Chacune avait dans les mains une corbeille pour recevoir les fleurs ; elles gagnèrent les prairies voisines de la mer, qui étaient le lieu de réunion habituel de leur troupe, charmée par la beauté des roses et par le bruit des flots.** Europé elle-même portait **une corbeille d'or magnifique, admirable merveille, admirable travail d'Héphaïstos ; il l'avait donnée à Libye, quand elle était entrée dans le lit du dieu qui ébranle la terre ; Libye l'avait donnée à la toute-belle Téléphassa, qui était de son sang ; et Téléphassa, mère d'Europé, avait remis ce superbe présent à sa fille non mariée. L'objet était orné de beaucoup d'ouvrages d'orfèvrerie brillant d'un vif éclat. Il y avait, en or, Io, fille d'Inachos, dans le temps qu'elle était encore génisse et qu'elle n'avait pas forme de femme ; vagabonde, elle marchait sur les chemins de la plaine salée, comme si elle eût nagé ;**

Traduction P.-E. Legrand, Ed. Les Belles Lettres, 1967

la mer était faite de métal azuré. Haut placés, deux hommes se tenaient debout sur l'escarpement du rivage, serrés l'un contre l'autre ; ils regardaient la vache qui traversait la mer. Il y avait aussi Zeus fils de Cronos effleurant doucement de la main la génisse fille d'Inachos, qu'auprès du Nil aux sept bouches, de vache cornue, de nouveau il transforma en femme ; le cours du Nil était d'argent ; la vache, de bronze ; quant à Zeus, il était fait en or. Autour de la corbeille ronde, au-dessous de la bordure circulaire, était représenté Hermès ; près de lui était étendu Argos aux yeux toujours en éveil, et surgissait de son sang écarlate un oiseau, fier de son plumage fleuri et multicolore ; il déployait ses plumes, — tel un navire qui fend rapidement les flots — et de ses plumes déployées couvrait les bords de la corbeille d'or. Telle était la corbeille de la toute-belle Europé.

Arrivées dans les prés fleuris, les jeunes filles se divertissaient à chercher chacune telle ou telle sorte de fleur ; l'une prenait le narcisse odorant, une autre l'hyacinthe, celle-ci la violette, celle-là le serpolet ; car sur le sol foisonnaient les pétales qui ornent les prairies au printemps. Elles coupaient ensuite, luttant à qui en couperait le plus, les touffes parfumées du jaune safran ; mais la princesse, cueillant à pleines mains les roses resplendissantes à la couleur de flamme, attirait parmi elles les regards comme parmi les Charites la déesse née de l'écume.

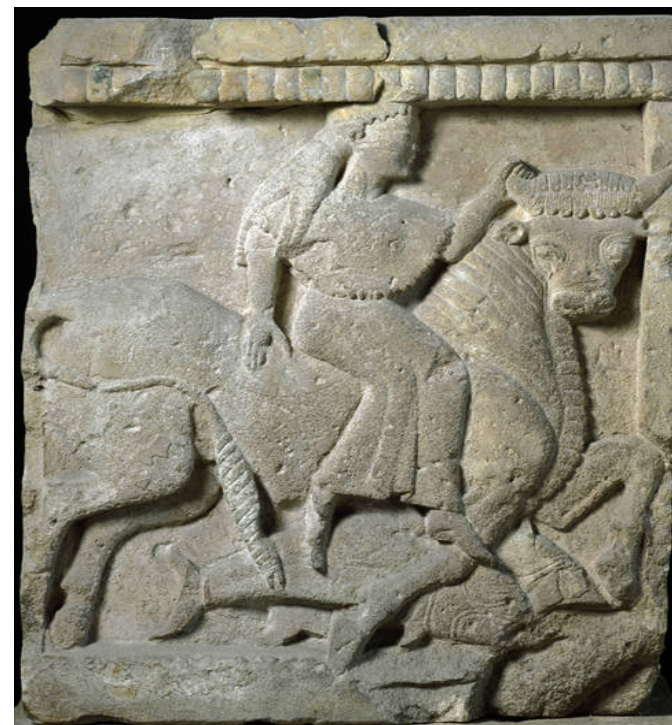
Elle ne devait pas longtemps prendre plaisir à des fleurs, ni conserver intacte sa ceinture virgine. Aussitôt que le fils de Cronos l'eut aperçue, un vertige le saisit et il fut dompté par les traits imprévus de Kypris, seule capable de dompter Zeus lui-même ! Voulant à la fois éviter le courroux de la jalouse Héra et décevoir l'esprit naïf de la jeune fille, il mit un masque au dieu, transforma sa personne, se changea en taureau ; non pas en taureau comme ceux qui sont nourris dans les étables, ni comme ceux qui tirant la charrue recourbée tracent la coupure des sillons, ni comme ceux qui paissent avec les troupeaux, ni comme ceux qui, domptés par l'aiguillon, traînent des chars portant de lourds fardeaux. Tout son corps était de couleur blonde, à l'exception d'un cercle d'un blanc pur qui brillait au milieu de son front ; ses yeux, dessous, étincelaient et lançaient des éclairs chargés d'amour ; ses cornes s'élevaient, l'une en face de l'autre, égales au-dessus de sa tête, pareilles au croissant demi-circulaire de la lune cornue.

Il vint dans la prairie, et son apparition n'effraya point les jeunes filles ; toutes furent prises du désir de s'approcher, de toucher le joli animal, dont la divine odeur, se répandant au loin, dominait même le souffle embaumé de la prairie. Il s'arrêta en face de l'irréprochable Europé ; il lui lécha le cou, et la jeune fille fut sous le charme. Elle le caressait, essayait doucement de ses mains l'écume qui lui tombait, abondante, de la bouche ; et au taureau elle donna un baiser. Lui, poussa un tendre mugissement ; on aurait cru entendre résonner le chant harmonieux de la flûte mygdonienne. Il s'agenouilla aux pieds d'Europé ; tournant le col, il la regardait et lui montrait son large dos. Elle dit alors, au milieu des vierges aux longues tresses : « Venez, chères compagnes, compagnes de mon âge ; asseyons-nous sur ce taureau, pour notre divertissement ; à coup sûr, il nous recevra toutes sur son dos étalé tant il a l'air paisible et doux et aimable, sans aucune ressemblance avec les autres taureaux ; un esprit intelligent l'anime, comme un humain ; il ne lui manque que la parole. »

Elle dit, et elle s'assit sur le dos du taureau, souriante ; et les autres jeunes filles allaient en faire autant ; mais il se releva d'un bond, enlevant celle qu'il voulait, et gagna rapidement la mer. Europé, se retournant en arrière, appelait ses compagnes et leur tendait les bras ; mais elles ne pouvaient pas l'atteindre. Le taureau parvint au rivage et poursuivit sa course, comme un dauphin, marchant sans mouiller ses sabots sur la vaste étendue des vagues. [...] **Assise sur le dos du taureau Zeus, Europé, d'une main, serrait la grande corne de la bête ; de l'autre, elle maintenait contre sa poitrine le pli pourpré de sa robe, pour éviter que, traînant derrière elle, elle ne fût mouillée par l'onde immense de la mer blanchissante. Aux épaules, le péplos d'Europé se gonfla en une poche profonde, comme la voile d'un navire, et allégeait le poids de la jeune fille.**

Déjà elle était loin de la terre natale ; il n'y avait en vue ni rivage battu par les flots ni montagne escarpée, rien que le ciel en haut et en bas la mer sans limite. Alors, promenant autour d'elle ses regards, elle fit entendre ces mots : « Où m'emportes-tu, taureau divin ? Qui es-tu ? [...] Hélas, grande est mon infortune, à moi qui ai quitté la demeure de mon père et, suivant ce taureau, accomplis une étrange navigation, errante et solitaire. Mais toi, souverain de la mer blanchissante, Ebranleur de la terre, montre-toi pour moi bienveillant, toi qu'il me semble voir diriger cette traversée et me tracer la route. Ce n'est pas sans le vouloir d'un dieu que je suis ces humides chemins. »

Elle dit ; et le taureau aux belles cornes répondit : « Rassure-toi, jeune fille ; ne crains pas les vagues de la mer. Je suis Zeus en personne, bien que, de près, j'aie l'air d'être un taureau ; il est en ma puissance de paraître ce que je veux. C'est mon amour pour toi qui m'a poussé à parcourir une telle étendue marine, sous l'aspect d'un taureau. Mais la Crète te recevra bientôt ; elle m'a nourri moi-même ; c'est là que se célébreront tes noces. Et je te rendrai mère de nobles fils, qui tous, parmi les hommes, seront des porteurs de sceptre. » [...]



Bas-relief d'une métope provenant d'un temple à Selinonte
L'enlèvement d'Europe. VIe siècle av. J.-C. et retrouvé
incorporé aux fortifications du IVe siècle av. J.-C.
© Luisa Ricciarini / Leemage ervé Lewandowski



Sculpture en
terre cuite de
Béotie, Grèce.
*Europe sur le
taureau*.
470-460 av. J. C.
(C) RMN
(Musée du
Louvre)

Ovide, *Métamorphoses*, « Europe », II, 833-875, 1^{er} siècle av. J.C.

Traduction de G.T. Villenave, Paris, 1806

Ovide est un grand poète romain, auteur en particulier, des Métamorphoses, poème épique de onze mille vers, où il évoque l'histoire et la mythologie gréco-romaines.

Jupiter en secret l' [Hermès] appelle, et, sans lui faire connaître l'objet de son nouvel amour : "Mon fils, dit-il, fidèle messenger de mes décrets, que rien ne t'arrête ! vole avec ta vitesse ordinaire, et descends dans cette contrée de la terre qui voit, à sa gauche, les Pléiades et que les peuples qui l'habitent appellent Sidonie. Regarde les troupeaux du roi qui paissent l'herbe sur ces montagnes ; hâte-toi de les conduire sur les bords de la mer." Il dit : et déjà, chassés dans la plaine, ces troupeaux s'avançaient vers le rivage où la fille du puissant Agénor venait tous les jours, avec les jeunes filles de Tyr, ses compagnes, se livrer à des jeux innocents. Amour et majesté vont difficilement ensemble. Le père et le souverain des dieux renonce à la gravité du sceptre ; et celui dont un triple foudre arme la main, celui qui d'un mouvement de sa tête ébranle l'univers, prend la forme d'un taureau, se mêle aux troupeaux d'Agénor, et **promène sur l'herbe fleurie l'orgueil de sa beauté**. Sa blancheur égale celle de la neige que n'a point foulée le pied du voyageur, et que n'a point amollie l'humide et pluvieux Auster. Son col est droit et dégagé. Son fanon, à longs plis, pend avec grâce sur son sein. Ses cornes petites et polies imitent l'éclat des perles les plus pures ; et l'on dirait qu'elles sont le riche ouvrage de l'art. Son front n'a rien de menaçant ; ses yeux, rien de farouche ; et son regard est doux et caressant. La fille d'Agénor l'admire. Il est si beau ! Il ne respire point les combats. Mais, malgré sa douceur, elle n'ose d'abord le toucher. **Bientôt rassurée, elle s'approche et lui présente des fleurs**. Le dieu se réjouit ; il baise ses mains, et retient avec peine les transports dont il est enflammé. Tantôt il joue et bondit sur l'émail des prairies ; tantôt il se couche sur un sable doré, qui relève de son corps la blancheur éblouissante.

Cependant Europe moins timide, porte sur sa poitrine une main douce et caressante. Elle pare ses cornes de guirlandes de fleurs. Ignorant que c'est un dieu, que c'est un amant qu'elle flatte, elle ose enfin se placer sur son dos. Alors le dieu s'éloignant doucement de la terre, et se rapprochant des bords de la mer, bat d'un pied lent et trompeur la première onde du rivage ; et bientôt, fendant les flots azurés, il emporte sa proie sur le vaste océan. Europe tremblante regarde le rivage qui fuit ; elle attache une main aux cornes du taureau ; elle appuie l'autre sur son dos ; et sa robe légère flotte abandonnée à l'haleine des vents.

L'Enlèvement d'Europe, fresque provenant de Pompéi. Début du 1er siècle apr. J.-C. Musée archéologique, Naples. © Luisa Ricciarini / Leemage



Les autres *ekphrasis* du roman d'Achille Tatius

- I, 15, Le jardin de la maison de Clitophon où il parle d'amour à Leucippé.
- II, 3, Le cratère de Dionysos, à l'occasion de la fête en l'honneur de Dionysos.
- II, 11, La parure nuptiale de Calligonè, lors de son mariage (annulé) avec Clitophon.
- III, 6, Deux tableaux évoquant, l'un Andromède, l'autre Prométhée.
- V, 3, Un triptyque représentant le mythe de Philomèle et Procnée.

Un réseau métaphorique proleptique : l'*ekphrasis* initiale et le jardin de la maison de Clitophon, II, 15.

Traduction J.-Ph. Garnaud, Les Belles Lettres

ἡ δὲ ἦν ἐν τῷ παραδείσῳ τῆς οἰκίας· ὁ δὲ παράδεισος ἄσπος ἦν, μέγα τι χρῆμα πρὸς ὀφθαλμῶν ἡδονήν· καὶ περὶ τὸ ἄσπος τειχίον ἦν αὐταρκες εἰς ὕψος καὶ ἐκάστη πλευρὰ τειχίου (τέσσαρες δὲ ἦσαν πλευραὶ) κατάστεγος ὑπὸ χορῶ κίωνων. ὑπὸ δὲ τοῖς κίοσιν ἔνδον ἦν ἡ τῶν δένδρων πανήγυρις, ἔθαλλον οἱ κλάδοι, συνέπιπτον ἀλλήλοις ἄλλος ἐπ' ἄλλον, αἱ γείτονες τῶν πετάλων περιπλοκαί, τῶν φύλλων περιβολαί, τῶν καρπῶν συμπλοκαί, τοιαύτη τις ἦν ὁμιλία τῶν φυτῶν. ἐνίοις δὲ τῶν δένδρων τῶν ἀδροτέρων κίττος καὶ σμίλαξ παρεπεφύκει· ἡ μὲν ἐξηρημένη πλατάνου καὶ περιπυκάζουσα ῥαδινη τῇ κόμῃ· ὁ δὲ κίττος περὶ πεύκην εἰλιχθεὶς ὀκειοῦτο τὸ δένδρον ταῖς περιπλοκαῖς, καὶ ἐγένετο τῷ κίττῳ ὄχημα τὸ φυτόν, στέφανος δὲ ὁ κίττος τοῦ φυτοῦ, ἀμπελοι δὲ ἐκατέρωθεν τοῦ δένδρου, καλάμοις ἐποχούμεναι, τοῖς φύλλοις ἔθαλλον, καὶ ὁ καρπὸς ὠραῖαν εἶχε τὴν ἄνθη καὶ διὰ τῆς ὀπῆς τῶν καλάμων ἐξεκρέματο καὶ ἦν βόστρυχος τοῦ φυτοῦ· τῶν δὲ φύλλων ἄνωθεν αἰωρουμένων, ὑφ' ἡλίῳ πρὸς ἄνεμον συμμιγεῖ ὠχρὰν ἐμάρμαιρεν ἡ γῆ τὴν σκιάν. τὰ δὲ ἄνθη ποικίλην ἔχοντα τὴν χροιάν, ἐν μέρει συνεξέφαινε τὸ κάλλος, καὶ ἦν τοῦτο τῆς γῆς πορφύρα καὶ νάρκισσος καὶ ῥόδον· μία μὲν τῷ ῥόδῳ καὶ τῷ ναρκίσσῳ ἡ κάλυξ, ὅσον εἰς περιγραφὴν· καὶ ἦν φιάλη τοῦ φυτοῦ. ἡ χροιά δὲ τῶν περὶ τὴν κάλυκα φύλλων ἐσχισμένων, τῷ ῥόδῳ μὲν αἵματος ὄμου καὶ γάλακτος, τὸ κάτω τοῦ φύλλου, καὶ ὁ νάρκισσος ἦν τὸ πᾶν ὁμοιον τῷ κάτω τοῦ ῥόδου. τῷ ἴφ κάλυξ μὲν οὐδαμοῦ, χροιά δὲ οἶαν ἡ τῆς θαλάσσης ἀστράπτει γαλήνη. ἐν μέσοις δὲ τοῖς ἄνθεσι πηγὴ ἀνέβλυζε καὶ περιεγέγραπτο τετράγωνος χαράδρα χειροποίητος τῷ ῥεύματι, τὸ δὲ ὕδωρ τῶν ἄνθεων ἦν κάτοπτρον, ὡς δοκεῖν τὸ ἄσπος εἶναι διπλοῦν, τὸ μὲν τῆς ἀληθείας, τὸ δὲ τῆς σκιάς. ὄρνιθες δέ, οἱ μὲν χειροῆθεις περὶ τὸ ἄσπος ἐνέμοντο, οὓς ἐκολάκευον αἱ τῶν ἀνθρώπων τροφαί, οἱ δὲ ἐλεύθερον ἔχοντες τὸ πτερόν, περὶ τὰς τῶν δένδρων κορυφὰς ἔπαιζον· οἱ μὲν ἀδοντες τὰ ὀρνίθων ἄσματα, οἱ δὲ τῇ τῶν πτερῶν ἀγλαϊζόμενοι στολῆ. οἱ ὠδοὶ δέ, τέττιγες καὶ χελιδόνες· οἱ μὲν τὴν Ἡοῦς ἄδοντες εὐνήν, αἱ δὲ τὴν Τηρέως τράπεζαν. οἱ δὲ χειροῆθεις, ταῶς καὶ κύκνος καὶ ψιττακός· ὁ κύκνος περὶ τὰς τῶν ὑδάτων πίδακας νεμόμενος, ὁ ψιττακός ἐν οἰκίσκῳ περὶ δένδρον κρεμάμενος, ὁ ταῶς τοῖς ἄνθεσι περισύρων τὸ πτερόν. ἀντέλαμπε δὲ ἡ τῶν ἀνθέων θέα τῇ τῶν ὀρνίθων χροιά καὶ ἦν ἄνθη πτερῶν.

Elle était dans le parc de notre maison ; Ce parc était un petit bois, un chef-d'œuvre pour le plaisir des yeux ; autour de ce petit bois se trouvait un mur d'une hauteur suffisante et chacun des côtés de ce mur —il y avait quatre côtés— formait un portique ouvert avec une rangée de colonnes ; et, au pied de ces colonnes, se trouvaient, à l'intérieur, des arbres en fête. Les branches croissaient et s'unissaient l'une à l'autre. Voisinaient des enlacements de feuilles, des embrassements de fleurs, des entrelacements de fruits. Si grande était l'intimité des arbres. Sur quelques-uns des plus forts avaient poussé lierre et liseron ; celui-ci, attaché aux platanes, en épaississait le tronc de sa flexible chevelure ; le lierre, enroulé au pin maritime, s'unissait à l'arbre par ses enlacements, et l'arbre était un soutien pour le lierre, le lierre une couronne pour l'arbre. Des vignes de chaque côté des arbres, soutenues par des roseaux, étaient couvertes de feuilles, et les fruits étaient dans leur pleine saison ; ils pendaient dans les jours des roseaux : c'étaient les boucles de la plante. La terre resplendissait de l'ombre mêlée et pâle des feuilles qui, là-haut, sous le soleil, se balançaient au vent. Les fleurs, de couleurs variées faisaient montre, tout à tour, de leur beauté, et c'était la proupe de la terre, le narcisse et la rose. La rose et le narcisse avaient la même forme de calice ; c'était la coupe de la plante. La couleur des pétales qui se séparaient autour du calice était à la fois de sang et de lait dans le bas du pétale de la rose, et le narcisse était en son entier semblable au bas de la rose. La violette n'avait pas de calice, mais sa couleur était semblable à celle dont resplendit le calme de la mer. Au milieu des fleurs jaillissait une source et autour avait été dessiné un bassin carré, creusé de main d'homme pour recevoir le courant. L'eau était le miroir des fleurs, si bien que le petit bois semblait être double, l'un réel et l'autre son reflet. Quant aux oiseaux, les uns, apprivoisés, picoraient dans le petit bois, ceux que la nourriture des hommes avait domestiqués, tandis que les autres, volant librement, s'ébattaient autour de la cime des arbres ; les uns chantaient leurs chants d'oiseaux, les autres s'enorgueillissaient de la robe de leur plumage.. Ceux qui chantaient étaient les cigales et les hirondelles, les unes chantant la couche d'Aurore, les autres le festin de Terée. Les oiseaux apprivoisés étaient le paon, le cygne et le perroquet ; le cygne trouvait sa nourriture près des sources, le perroquet était suspendu à un arbre, dans une volière, le paon laissait traîner sa queue parmi les fleurs. Le spectacle que donnaient les fleurs rivalisait de splendeur avec la couleur du plumage des oiseaux, et c'était une floraison de plumes.

L'ekphrasis du triptyque représentant le mythe de Philomèle et Procnée, V, 3

Ménélas, Clitophon et Leucippé sont Invités à Pharos par Chairéas qui veut enlever cette dernière. Un présage se manifeste : un épervier poursuivant une hirondelle frappe Leucippé de son aile. Clitophon demande alors aux dieux une deuxième présage pour confirmer le danger.

μεταστραφείς οὖν (ἔτυχον γὰρ παρεστὼς ἐργαστηρίῳ ζωγράφου) γραφὴν ὁρῶ κειμένην, ἣτις ὑπηνίττετο προσόμοιον· Φιλομήλας γὰρ εἶχε φθορὰν καὶ τὴν βίαν Τηρέως καὶ τῆς γλώττης τὴν τομὴν. ἦν δὲ ὀλόκληρον τῇ γραφῇ τὸ διήγημα τοῦ δράματος, ὁ πέπλος, ὁ Τηρεύς, ἡ τράπεζα. τὸν πέπλον ἠπλωμένον εἰστήκει κρατοῦσα θεράπαινα· Φιλομήλα παρειστήκει καὶ ἐπετίθει τῷ πέπλῳ τὸν δάκτυλον καὶ ἐδείκνυε τῶν ὑφασμάτων τὰς γραφάς· ἡ Πρόκνη πρὸς τὴν δεῖξιν ἐνενεύκει καὶ δριμύ ἐβλεπε καὶ ὠργίζετο τῇ γραφῇ· Θρᾶξ ὁ Τηρεύς ἐνύφαντο Φιλομήλα παλαίων πάλην Ἀφροδίσιον. ἐσπάρακτο τὰς κόμας ἢ γυνή, τὸ ζῶμα ἐλέλυτο, τὸν χιτῶνα κατέρρηκτο, ἡμίγυμος τὸ στέρνον ἦν, τὴν δεξιὰν ἐπὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς ἤρειδε τοῦ Τηρέως, τῇ λαῖᾳ τὰ διερρωγότα τοῦ χιτῶνος ἐπὶ τοὺς μαζοὺς ἔκλειεν. ἐν ἀγκάλαις εἶχε τὴν Φιλομήλαν ὁ Τηρεύς, ἔλκων πρὸς ἑαυτὸν ὡς ἐνῆν τὸ σῶμα καὶ σφίγγων ἐν χρῶ τὴν συμπλοκὴν. ὧδε μὲν τὴν τοῦ πέπλου γραφὴν ὕφηνεν ὁ ζωγράφος. τὸ δὲ λοιπὸν τῆς εἰκόνας, αἱ γυναῖκες ἐν κανῶ τὰ λείψανα τοῦ δείπνου τῷ Τηρεῖ δεικνύουσι, κεφαλὴν παιδίου καὶ χεῖρας· γελῶσι δὲ ἅμα καὶ φοβοῦνται. ἀναπηδῶν ἐκ τῆς κλίνης ὁ Τηρεύς ἐγγέγραπτο, καὶ ἔλκων τὸ ξίφος ἐπὶ τὰς γυναῖκας τὸ σκέλος ἤρειδεν ἐπὶ τὴν τράπεζαν· ἡ δὲ οὔτε ἔστηκεν οὔτε πέπτωκεν, ἀλλ' ἐδείκνυε γραφὴν μέλλοντος πτώματος.

Réaction de Ménélas :

« Je suis d'avis de remettre notre voyage à Pharos. Tu vois : voici deux mauvais présages, l'aile de l'oiseau qui nous a touchés et la menace contenue dans ce tableau. Les interprètes de présages conseillent de faire attention au sujet des tableaux, τοὺς μύθους τῶν εἰκόνων, que l'on peut rencontrer lorsque l'on sort pour quelque affaire ; ils affirment que l'issue de celle-ci sera semblable à celle de l'histoire contée par le tableau. Tu vois tous les malheurs annoncés par ces images : un amour illégitime, un adultère éhonté, des femmes malheureuses. Je conseille en conséquence de remettre l'excursion. »

Je me tournai (j'étais, par hasard, devant l'atelier d'un peintre) et vis un tableau exposé, dont la signification symbolique était la même : il représentait le rapt de Philomèle et son viol par Térée, ainsi que l'histoire de la langue coupée. Le déroulement du drame était entièrement exposé sur la peinture : le voile brodé, Térée et le repas. Une servante se tenait debout tenant le voile plié ; Philomèle était à côté d'elle, le doigt tendu vers le voile, et montrait les images brodées ; Procné hochait la tête devant ce qu'elle lui montrait et jetait des regards terribles, remplie de rage par ce qu'elle voyait. Ce qui était brodé, c'était le Thrace Térée en train de lutter avec Philomèle pour la contraindre à l'amour. La jeune femme avait les cheveux en désordre, la ceinture dénouée, la tunique déchirée, sa poitrine était à moitié nue, sa main droite cherchait à atteindre les yeux de Térée, de la gauche, elle ramenait sur ses seins des lambeaux de sa tunique. Térée tenait Philomèle dans ses bras, attirant son corps contre le sien autant qu'il le pouvait et sur le point de réaliser l'étreinte. Telle était l'image que le peintre avait représentée, brodée sur le voile. Sur le reste du tableau, les femmes montraient à Térée, dans une corbeille, les restes de son repas, la tête d'un petit enfant et ses mains ; et elles riaient, et, en même temps, avaient peur. Térée était représenté bondissant du lit, tirant son épée contre les deux femmes, la jambe portant contre la table, et celle-ci n'était ni dans sa position normale ni à terre : elle avait l'équilibre instable d'un objet sur le point de tomber.

Réaction de Leucippé :

Leucippé me dit alors — car toutes les femmes adorent les histoires, φιλόμυθον : « Quelle est la légende représentée sur ce tableau, τῆς εἰκόνας ὁ μῦθος; ? Quels sont ces oiseaux ? Quelles sont ces femmes, quel est cet homme si cruel ? » Et moi, je me mets à lui raconter ...

Et Clitophon explique le mythe à Leucippé.

Quand Achille Tatius joue avec la παιδεία de ses lecteurs... (2)

Μένελας, l'Égyptien

II, 33, Ἐγὼ Μενέλαος, εἶπεν, τὸ δὲ γένος Αἰγύπτιος.

Μένελας, amoureux des hommes, critique les femmes

II, 34, ἥρων μειρακίου καλοῦ.

II, 38, γυναικὶ μὲν γὰρ πάντα ἐπίπλαστα...

γυναικὶ μὲν γὰρ πάντα ἐπίπλαστα, καὶ τὰ ῥήματα καὶ τὰ σχήματα· κἂν εἶναι δόξη καλή, τῶν ἀλειμμάτων ἢ πολυπράγμων μηχανή. καὶ ἔστιν αὐτῆς τὸ κάλλος ἢ μύρων, ἢ τριχῶν βαφῆς, ἢ καὶ φαρμάκων· ἂν δὲ τῶν πολλῶν τούτων γυμνώσης δόλων, ἔοικε κολοιῶ γεγυμνωμένῳ τῶν τοῦ μύθου πτερῶν. τὸ δὲ κάλλος τὸ παιδικὸν οὐκ ἀρδεύεται μύρων ὀσφραῖς οὐδὲ δολεραῖς καὶ ἀλλοτριαῖς ὀσμαῖς, πάσης δὲ γυναικῶν μυραλοιφίας ἥδιον ὄδωδεν ὁ τῶν παιδῶν ἰδρώς. ἔξεστι δὲ αὐτῷ καὶ πρὸ τῆς ἐν Ἀφροδίτῃ συμπλοκῆς καὶ ἐν παλαιστρᾷ συμπεσεῖν καὶ φανερῶς περιχυθῆναι, καὶ οὐκ ἔχουσιν αἰσχύνῃν αἰ περιπλοκαί· καὶ οὐ μαλθάσσει τὰς ἐν Ἀφροδίτῃ περιπλοκάς ὑγρότητι σαρκῶν, ἀλλ' ἀντιτυπεῖ πρὸς ἄλληλα τὰ σώματα καὶ περὶ τῆς ἡδονῆς ἀθλεῖ. τὰ δὲ φιλήματα σοφίαν μὲν οὐκ ἔχει γυναικείαν, οὐδὲ μαγγανεύει τοῖς χεῖλεσι σινάμωρον ἀπάτην, ὡς δὲ οἶδε φιλεῖ, καὶ οὐκ ἔστι τέχνης ἀλλὰ τῆς φύσεως τὰ φιλήματα. αὕτη δὲ παιδὸς φιλήματος εἰκόν· εἰ νέκταρ ἐπήγνυτο καὶ χεῖλος ἐγίνετο, τοιαῦτα ἂν ἔσχευε τὰ φιλήματα. φιλῶν δὲ οὐκ ἂν ἔχοις κόρον, ἀλλ' ὅσον ἐμπορῆ, διψῆς ἔτι φιλεῖν, καὶ οὐκ ἂν ἀποσπάσειας τὸ στόμα, μέχρις ἂν ὑφ' ἡδονῆς ἐκφύγῃς τὰ φιλήματα."

Chez la femme, tout est fardé, leurs propos comme leurs poses : même si elle paraît être belle, ce n'est que des onguents le diligent artifice, sa beauté n'est faite que de parfums, de teinture pour les cheveux et même pour ses baisers. Mais si tu lui retires ces nombreuses supercheries, elle ressemble au geai de la fable, dénudé de ses plumes. Au contraire, la beauté des garçons n'est pas imprégnée des fragrances des parfums, ni de senteurs perfides et empruntées, et la sueur des enfants sent meilleur que tous les onguents des femmes. Il est permis, avant même l'étreinte amoureuse, de le rencontrer à la palestre et de le prendre dans ses bras devant tout le monde, et ces enlacements-là ne comportent pas de honte ; et il n'amollit pas les enlacements d'Aphrodite par la souplesse de ses chairs, mais les corps résistent les uns aux autres et luttent pour le plaisir. Si leurs baisers n'ont pas la science féminine, ils n'ont pas non plus recours avec leurs lèvres à une tromperie de courtisane, mais ils embrassent comme ils savent, et leurs baisers ne sont pas le fruit d'un artifice, mais de la nature. Voilà à quoi ressemble le baiser d'un garçon ; si du nectar se figeait et devenait lèvre, c'est de tels baisers que l'on aurait. Et de ces baisers, on ne saurait être rassasié, mais plus on s'en gorge, plus on a soif d'embrasser encore et l'on ne saurait retirer sa bouche que jusqu'au moment où sous le plaisir, on se soustrait aux baisers.

Traduction J.-Ph. Garnaud, Les Belles Lettres

Μένελας, sauveur d'une jeune beauté

III, 20. Alors que Μένελας et Satyros cherchent comment sauver Leucippé du cannibalisme des brigands, une divinité leur vient en aide : les brigands attaquent le navire dans lequel se trouve un comédien avec ses accessoires...

καὶ γὰρ τις ἐν αὐτοῖς ἦν τῶν τὰ Ὀμήρου τῷ στόματι δεικνύντων ἐν τοῖς θεάτροις· τὴν Ὀμηρικὴν σκευὴν ὀπλισάμενός τε αὐτὸς καὶ τοὺς ἀμφ' αὐτὸν οὕτω σκευάσας ἐπεχειροῦν μάχεσθαι.

en particulier une épée avec lame rétractable...

τούτῳ δ' ἄρα, ὡς εἰκός, ὁ κακοδαίμων ἐκεῖνος ἐν τοῖς θεάτροις ἐχρήτο πρὸς τὰς κιβδήλους σφαγᾶς."

Satyros supplie Μένελας d'agir et celui-ci répond généreusement :

Ὁ δὲ χρηστὸς οὗτος, 'Μέγα μὲν,' ἔφη, 'τὸ ἔργον, ἀλλ' ὑπὲρ φίλου, κἂν ἀποθανεῖν δεῆση, καλὸς ὁ κίνδυνος, γλυκὺς ὁ θάνατος.

LECTURE CURSIVE
Récit de Μένελας et Satyros concernant le stratagème

Quand on lit l'effet que produit Leucippé sur Clitophon (mais aussi sur les différents hommes qui la convoitent...), on n'est pas loin de penser que c'est la plus belle femme du monde :

I, 4. ὡς δὲ εἶδον, εὐθὺς ἀπωλώλειν· κάλλος γὰρ ὀξύτερον τιτρώσκει βέλους.